

# LE BONHEUR

L'argent, fait-il le bonheur?  
L'économiste Mathias Binswanger  
parle de croissance débridée 4

Et l'engagement: rend-il  
heureuse ou heureux?  
Six activistes donnent leur avis 8

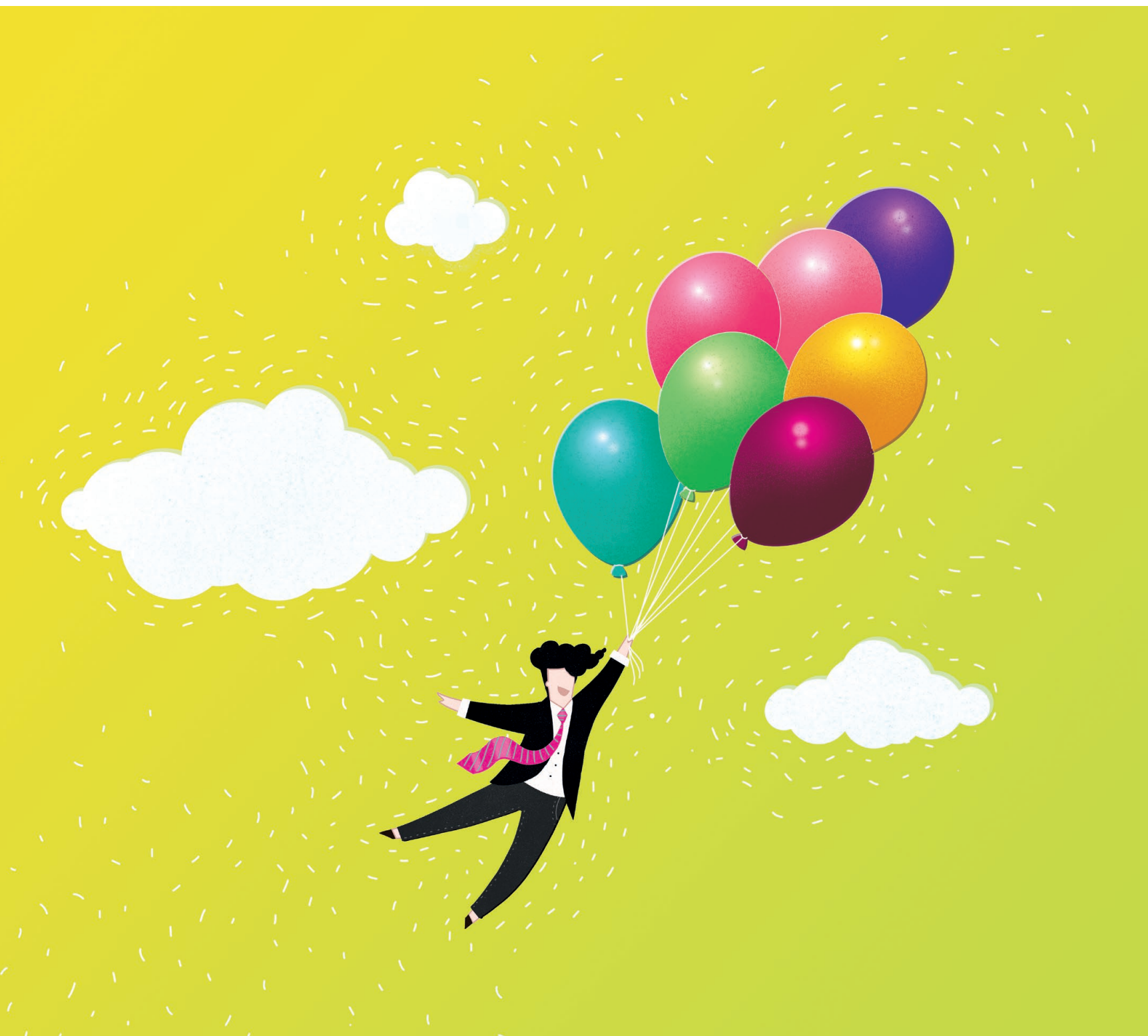
*Global Happiness:*  
une exposition sur le bonheur  
durable 12

Le magazine pour un usage différent de l'argent

# moneta

en  
ligne  
sur  
moneta.ch

#4 2022



## SOMMAIRE

### LE BONHEUR

- 4 « Le bonheur est indissociable du sens »
- 7 Inscrire le bien-être dans la Constitution ?
- 8 Bonheur et activisme
- 12 On doit bien comprendre que le bonheur n'est pas un « egotrip »

### LES PAGES DE LA BAS

- 14 Toute l'actualité de la Banque Alternative Suisse

### EN PERSONNE

- 24 Walter Tanner:  
«Après le papier de toilette,  
c'est la ruée sur le bois»

## Qu'est-ce qui fait votre bonheur ?



Voilà une question personnelle qui appellera sûrement des réponses très différentes. Peut-être est-ce une promenade solitaire en forêt. Ou une fête bien arrosée. Ou la présence d'un être cher. Ou encore une immersion dans votre travail ou votre loisir favori. Les moments de bonheur dépendent de notre personnalité, de nos goûts et de nos préférences, mais aussi de notre situation familiale et sociale, de notre éducation, de notre métier et des possibilités qui en découlent. S'ajoutent à cela les facteurs de bonheur qui dépassent de loin la sphère individuelle, voire les frontières culturelles et ethniques. La recherche à ce propos a révélé des principes universels en ce qui concerne la sensation de bonheur. Une fois les besoins matériels de base couverts, le sens joue par exemple un rôle capital : nous sommes heureuses et heureux quand nous trouvons un sens à nos activités, à notre existence. La communauté, la paix et la liberté y sont également essentielles.

Mais pourquoi choisir ce sujet alors que les crises se succèdent, voire s'accumulent ? La question a agité la rédaction de moneta. Passé l'enthousiasme initial, nous avons soudain redouté qu'il puisse paraître impertinent – ou même cynique – d'écrire sur le bonheur face à la guerre, la pénurie d'énergie, l'inflation, la montée du fascisme et l'aggravation de la crise climatique. Après des discussions animées, l'avis qui l'a emporté est le suivant : s'intéresser au bonheur et à ses conditions sociales est actuellement plus important que jamais. Il faut en effet beaucoup de force, de courage et de détermination pour surmonter les différentes crises. Les changements climatiques, en particulier, continueront de nous demander beaucoup d'efforts, ainsi qu'à nos enfants. Voilà pourquoi on entend aujourd'hui souvent parler de résilience, de capacité de résistance. Et qu'est-ce qui nous rend résistant-e-s ? Qu'est-ce qui renforce notre aptitude à supporter des situations difficiles, à les faire évoluer vers le mieux ? Je crois que c'est la faculté de ressentir le bonheur, de savoir pour quoi il vaut la peine de se battre.

*Katharina Wehrli, rédactrice en cheffe*

### moneta #4-2022

Le magazine pour un usage différent de l'argent

moneta paraît quatre fois par an en français et en allemand et il est envoyé gratuitement aux clientes et clients de la Banque Alternative Suisse SA (BAS). La reproduction de textes et d'illustrations propres est soumise à une autorisation écrite de la rédaction et doit impérativement indiquer la source.

Éditrice Banque Alternative Suisse SA

Direction de la rédaction Katharina Wehrli (kw)

Rédaction Esther Banz (eb), Roland Fischer (rf),

Rico Travella (rt), Muriel Raemy (mr)

Rédaction en ligne Scarlett Palmeri

Traduction Sylvain Pichon

Annonces Bruno Bisang, Luzia Küng

Graphisme Clerici Partner Design, Zurich

Illustrations Claudine Etter

Impression ROPRESS Genossenschaft, Zurich

Papier RecyStar Nature, 100 pour cent papier recyclé

Adresse Banque Alternative Suisse SA, moneta,

Amthausquai 21, case postale, 4601 Olten,

téléphone 062 206 16 16, [moneta@abs.ch](mailto:moneta@abs.ch)

Tirage de ce numéro 8350 exemplaires

Encarts Les encarts qui n'émanent pas de la BAS sont des publicités qui nous permettent de couvrir les frais de production.

**Info importante sur les encarts et les annonces** Les offres de souscription pour des participations ou des obligations, insérées dans ce magazine, n'ont pas été validées par la BAS. Il ne s'agit donc pas d'une recommandation d'achat de la Banque.

Si vous êtes client-e de la BAS et que vous déménagez, veuillez nous communiquer votre nouvelle adresse via le système e-banking ou par téléphone.

Magazine en ligne : retrouvez les articles phares de moneta sur [moneta.ch](http://moneta.ch).

**moneta**



Pour ne manquer aucun numéro et recevoir la lettre d'information de moneta : [moneta.ch/s-abonner-a-la-newsletter](https://moneta.ch/s-abonner-a-la-newsletter)

## Comment laver encore plus vert

À l'occasion de la conférence sur le climat (COP27) qui s'est déroulée en Égypte, en novembre dernier, la Global Alliance for Banking on Values (GABV) a appelé le secteur financier à passer de la parole aux actes. Tant que les banques et institutions financières ne mettent pas enfin en œuvre ce qu'elles promettent depuis longtemps, leurs innombrables intentions d'agir contre les changements climatiques ne sont que de l'écoblanchiment (greenwashing). Lors de la COP26 à Glasgow en 2021, l'industrie financière a pris de nombreux engagements publics en vue de la transition vers le zéro net. Et pourtant, un an plus tard, beaucoup de ces acteurs continuent de financer des combustibles fossiles, y compris de nouveaux projets pétroliers, gaziers et charbonniers. Un rapport récemment publié par Finance Watch montre que soixante des principales banques de la planète demeurent impliquées dans les combustibles fossiles, à hauteur d'environ 1,35 billion de dollars étasuniens. Plusieurs grandes banques des États-Unis ont rejoint la Glasgow Financial Alliance for Net Zero (GFANZ) pendant la COP26, il y a un an. Aujourd'hui, redoutant d'être poursuivies pour tromperie sur les objectifs climatiques, elles menacent déjà de se retirer de cette importante alliance mondiale qui vise un secteur financier zéro net. (rt)

Informations supplémentaires :  
[gabv.org](http://gabv.org), [financewatch.org](http://financewatch.org)

### Banque nationale: Pétition après le rapport décevant du Conseil fédéral

Selon la Loi sur la Banque nationale, la mission de la Banque nationale suisse (BNS) est de veiller à la stabilité des prix et des finances dans le pays. Mais d'après l'Alliance climatique suisse – qui réunit plus de cent quarante organisations de la société civile –, la BNS a une responsabilité énorme dans la crise qui affecte le climat et la biodiversité, surtout par ses investissements qui se chiffrent en milliards de francs. Or, la BNS continue d'investir dans des entreprises qui exploitent pétrole et gaz par fracturation, détruisant ainsi l'environnement et les habitats, violant les droits de la personne. Faute de critères d'exclusion suffisants, la BNS va à l'encontre de sa propre mission de stabilité: du point de vue de l'Alliance climatique, on ne peut pas s'attendre à ce que les prix et la finance restent stables quand le climat est malsain et les conditions de vie détruites. Dans son récent rapport sur les objectifs de durabilité de la BNS, le Conseil fédéral refuse toutefois de la responsabiliser davantage en ce qui concerne les changements du climat et la disparition des espèces. L'Alliance climatique s'adresse donc au Parlement au moyen d'une pétition. Elle demande de préciser le mandat légal de la BNS, notamment sur la base des accords internationaux sur le climat et sur la protection des espèces que la Suisse a signés. (eb)

[notre-bns.ch](http://notre-bns.ch)



L'article suivant se trouve exclusivement dans notre édition numérique, sur: [moneta.ch/bonheur](http://moneta.ch/bonheur)



### Le bonheur dans les organisations

Par Muriel Raemy

*Peut-on apprendre à être heureuse ou heureux au travail ? La formation CAS (certificate of advanced studies) « Bonheur dans les organisations » sera proposée pour la cinquième fois en 2023 par la Haute école de gestion de Genève. En quoi cela consiste-t-il exactement ? Et comment mettre l'enseignement en pratique dans son activité quotidienne ? moneta a rencontré des diplômé-e-s pour en parler.*

### Podcasts:

### Deux médias à suivre

Traiter journalistiquement des questions écologiques, en particulier du changement climatique, est d'autant plus difficile que le sujet fait appel à une analyse et à des compétences multidimensionnelles. Deux podcasts se démarquent soit par la diversité des secteurs analysés (l'industrie, la santé, la sécurité, les transports, l'alimentation, l'agriculture, etc.), soit par la multiplicité des points de vue sur ce qu'il faudrait faire et la manière de s'organiser (traités, fiscalité, réglementation, planification, dispositifs volontaires ou contraints, etc.). « Sismique », d'abord, dont l'onglet « économie » est très divers et fourni. Son objectif est de « limiter et s'adapter au changement climatique, préserver les écosystèmes, gérer la décroissance énergétique, prévenir le chaos social, maîtriser les risques technologiques et vivre heureux dans un monde instable ». « Greenletter Club », ensuite, apporte « des réponses qui existent déjà ou pas encore ; qui émanent d'acteurs variés, aux idéologies et intérêts distincts, allant de l'écologie à l'économie, en passant par le social et la santé ; et qui appellent des « solutions » transversales, voire systémiques ». À écouter ! (mr)

[greenletterclub.fr](http://greenletterclub.fr), [sismique.fr](http://sismique.fr)



**moneta est un magazine publié par la Banque Alternative Suisse (BAS) et préparé par une rédaction indépendante.**

**Les articles de moneta ne reflètent pas forcément la position de la BAS, sauf dans les « pages de la BAS » ou dans les commentaires spécifiquement désignés comme tels.**

# « Le bonheur est indissociable du sens »

**Mathias Binswanger est l'un des plus célèbres détracteurs de la croissance en Suisse. Ce professeur d'économie n'aborde pas le problème uniquement sous l'angle écologique, car pour lui, la croissance est fortement liée au bonheur. Et aussi au malheur propagé par une économie qui croît inutilement.**

Propos recueillis par Roland Fischer

**moneta: Monsieur Binswanger, vos recherches – qui portaient alors spécifiquement sur l'argent et le bonheur – vous ont amené à écrire un livre consacré à ces sujets. Du temps a passé depuis lors. Dans vos dernières publications, vous parlez plutôt de croissance et de concurrence. Le bonheur, est-il resté une notion centrale pour vous, quand vous pensez à l'économie ?**

Mathias Binswanger Absolument, car tout cela est lié. Nous savons désormais que la croissance ne rend pas les gens plus heureux dans les pays très développés. Nous avons en outre davantage conscience des dégâts collatéraux qu'elle occasionne, tels les changements climatiques. Dès lors, la question se pose de savoir s'il est vraiment nécessaire de croître économiquement.

**On peut avoir l'impression que cette question fondamentale demeure en arrière-plan. Alors pourquoi s'accrocher à quelque chose qui ne nous apporte pas de bonheur ?**

Pour commencer, force est de constater que cela fonctionne jusqu'à un certain niveau de revenu. Dans des pays pauvres, on peut établir une corrélation entre prospérité croissante et satisfaction de la population. Toutefois, à partir d'un certain niveau, la satisfaction existentielle moyenne stagne, quelle que soit la progression de la croissance économique. Croire qu'une plus grande prospérité matérielle aboutira forcément à davantage de bonheur ou de satisfaction relève donc de l'illusion.

**Quand ce point a-t-il été atteint chez nous ?**

Je dirais dans le courant des années 1960. Depuis les années 1970 déjà, de moins en moins de personnes croient en la promesse du bonheur associé à la croissance. Mais il existe un précédent, qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille.

**C'est-à-dire ?**

Le système capitaliste dans lequel nous patageons s'est développé au 19<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, l'économie était essentiellement agricole. Avec un sol utilisable restreint, les limites étaient claires et, en temps normal, la croissance économique par habitant n'existait pas. Mais la demande également avait ses limites. Une fois les gens rassasiés, pourquoi produire davantage d'aliments ?

**Voilà donc une vision statique de l'économie ?**

Oui, surtout une vision axée sur les besoins réels du moment. L'investissement intègre l'avenir dans l'équation, par conséquent aussi la dynamique de croissance. On investit en prévision d'un moment ultérieur dans l'espoir que les placements seront rentables. Pendant longtemps, cela a été une évidence pour la population, qui sentait que l'on allait vers des conditions plus agréables : meilleure santé, plus longue espérance de vie.

**Puis est survenue cette rupture dans les années 1970. Est-ce un hasard si des publications comme « Les limites de la croissance » sont arrivées à ce moment-là ?**

Cela n'a rien d'une coïncidence. On s'interroge depuis lors non seulement sur la possibilité d'une croissance infinie sur une planète finie, mais également sur le sens de cette croissance. On s'est rendu compte du glissement jusqu'alors imperceptible d'une société de couverture des besoins vers une société de création des besoins.

**Que voulez-vous dire par là ?**

Prenons l'exemple de l'automobile : s'il s'agissait seulement de satisfaire le besoin de mobilité, le marché serait saturé depuis longtemps, car le but est atteint. Nous n'aurions pas besoin de voitures toujours plus rapides et luxueuses. Or, on a manifestement affaire à quelque chose d'autre : les objets peuvent répondre à un besoin existant, mais aussi en susciter de nouveaux, par exemple en devenant symboles de statut social.

**Justement : acheter une « belle bagnole », peut-il être synonyme de bonheur, du moins pour certaines personnes ?**

Uniquement pour celles qui en ont les moyens. Un tel système n'augmentera pas la satisfaction de toute la population. Même quand un pays s'enrichit dans son ensemble, celles et ceux « d'en bas » continueront de se sentir pauvres en regardant vers le haut. Et aspireront alors à quelque chose qui ne correspond pas vraiment à leurs besoins.

**Je peux comprendre cela, mais un autre aspect me contrarie : le fait que vous laissiez notamment entendre que l'économie devrait assurer le bon-**



Photo : mäd

**Mathias Binswanger** enseigne l'économie politique à la Haute école spécialisée du Nord-Ouest de la Suisse, à Olten. Il est aussi professeur à l'Université de Saint-Gall. Son livre « Die Tretmühlen des Glücks » (litt. « Les pièges du bonheur », non traduit en français à ce jour), paru en 2006, a connu un grand succès en Suisse alémanique. Son plus récent ouvrage a pour titre « Der Wachstumszwang – Warum die Volkswirtschaft immer weiterwachsen muss, selbst wenn wir genug haben » (litt. « Obligation de croissance – Pourquoi l'économie nationale devrait-elle continuer à croître quand nous avons assez », non traduit). Le quotidien zurichois NZZ le place régulièrement parmi les économistes les plus influents dans notre pays.



***heur de tout le monde. Il me semble que peu de gens voient les choses ainsi, actuellement. Si la maximisation du profit a la cote, qu'en est-il du bonheur collectif?***

La question consiste à savoir ce qu'est le bonheur et comment le mesurer. Le réformateur social anglais Jeremy Bentham a cherché à réaliser une telle mesure au 18<sup>e</sup> siècle. Sa démarche a échoué, aboutissant conceptuellement à une impasse. Depuis lors, la théorie économique moderne s'intéresse à la maximisation de la valeur, mais pas directement au bonheur. Bien qu'il faille satisfaire les besoins des êtres humains de manière optimale, l'idée subsiste que le bien-être subjectif de toutes et tous s'en trouverait accru.

***Et comment réagit la théorie économique face au constat empirique que ce bien-être finit par stagner?***

Ce constat est largement occulté, car on part du principe que toutes les actions des sujets économiques servent à maximiser leur propre intérêt. Voilà qui empêche de distinguer l'obligation systémique de croissance des économies telles qu'elles existent aujourd'hui. Or, dans la réalité, quand la consommation diminue, certaines entreprises souffrent, d'autres doivent fermer, le chômage augmente et la consommation recule de plus belle. Cela mène rapidement à une spirale baissière et directement à la crise économique: il faut donc continuer de croître pour éviter cette spirale descendante.

***Où plongent les racines de cette dynamique?***

Les entreprises doivent réaliser des bénéfices et se font concurrence. Karl Marx avait déjà discerné ce lien substan-

tiel: des sociétés concurrentes essaient d'arriver en tête, d'investir dans une production plus efficace et meilleure, de vendre davantage que les autres. Pas de répit! Nous avons fort bien assimilé ce schéma, qui constitue la base du progrès économique.

***Et si nous fixions d'autres objectifs de politique économique? Des systèmes d'indicateurs différents ont bien été proposés à maintes reprises, afin de ne pas se contenter de mesurer seulement la performance économique, mais aussi le bien-être.***

Il y a eu plusieurs tentatives d'adapter les indicateurs, sauf que cela ne résout pas le problème. Décider quels indicateurs alternatifs prendre en compte conserve une part d'arbitraire. En outre, le PIB reste un paramètre central. Pour changer les choses en profondeur, on doit commencer par les entreprises cotées en bourse. Tant que l'économie demeurera enracinée dans cette pensée de la concurrence et vouée aux actionnaires, l'obligation de croissance en sera renforcée. Même la meilleure responsabilité sociale d'entreprise imposée par le haut s'avérera inutile.

***Et si certaines entreprises faisaient dissidence et devenaient ainsi des modèles?***

Je doute que cela fonctionne, étant donné les effets actuels du système. Sitôt qu'une entreprise s'expose de la sorte, elle voit sa valeur en bourse baisser ou finit par devenir une proie. Rapidement, des investisseurs qui la considèrent comme « sous-évaluée » apparaissent. Ils prennent le pouvoir pour la remettre « sur les rails ».

***Alors, comment s'en sortir?***

Bonne question! Les coopératives peuvent constituer une solution, mais cela demeure assurément une niche et ne fonctionne qu'avec une faible pression des investissements. On doit bien se rendre compte d'une chose: le système en tant que tel exige cette course à la croissance, et non le capitaliste assorti de sa cupidité. Dès que des objectifs de profit >>>

>>> sont définis, tout le reste se déroule de manière quasi automatique et anonyme. Certaines directions d'entreprises sont, elles aussi, acculées par les exigences du système.

**Voilà qui est plutôt pessimiste. Autre proposition : que se passerait-il si nous travaillions toutes et tous moins ? Serait-ce une solution ?**

Beaucoup de gens iraient probablement mieux. Et d'un point de vue strictement économique, la chose aurait même du sens. Si davantage d'argent ne conduit pas à davantage de satisfaction, alors il serait rationnel de consacrer notre temps à d'autres activités qui – espérons-le – nous rendront plus heureuses et heureux.

**Et que ferions-nous du temps ainsi libéré ? Consommer davantage ou passer plus de temps sur les réseaux sociaux ne représente pas non plus une solution. Les loisirs sont souvent aussi un moment de consommation.**

Très juste, tel est l'autre gros problème du moment : savoir ce qui nous rend heureux. En général, on l'ignore. Rechercher une plus grande prospérité matérielle est pour ainsi dire systémique dans le régime économique actuel. Le bonheur personnel ne constitue pas forcément un objectif.

**Devons-nous donc toutes et tous devenir hédonistes ? Devons-nous faire de la recherche du bonheur une vocation, ou nous ferions-nous simplement piéger par le système ?**

Pourquoi pas, si cela va au-delà de la satisfaction de besoins matériels ? Il vaut en tout cas la peine de poser la question de manière aussi fondamentale. Depuis la nuit des temps, les philosophes se demandent comment définir une vie bonne. L'économie a plus ou moins relégué cette question au second plan ; elle préfère partir du principe que la croissance ne peut être involontaire. Autrement dit, son parti pris est que tant que l'économie croît, la satisfaction des gens aussi, car sinon, ils ne soutiendraient pas la croissance en épargnant pour financer des investissements.

**Cela fait furieusement penser à l'archétype de l'homo economicus, qui prend toujours rationnellement les meilleures décisions.**

Oui, sauf que dans le même temps, les économistes ont dû admettre que cet archétype n'existait pas, que les humains avaient également des côtés irrationnels. Et cela a pour conséquence, entre autres, que les gens se retrouvent facilement pris dans des engrenages. Au statut social évoqué précédemment s'ajoutent les modes, qui changent de plus en plus vite. L'économie a imaginé de nombreuses manières d'attiser notre mécontentement. Nous sommes donc sans cesse en train d'optimiser des choses guère importantes.

**... Alors que la numérisation est censée nous venir en aide. Pouvons-nous aujourd'hui prendre de meilleures décisions qu'auparavant ?**

Eh bien, nous avons au moins la possibilité de comparer beaucoup mieux et plus qu'avant. Mais nos décisions sont-elles meilleures ? Pensez seulement au mal que nous nous donnons pour réserver la chambre d'hôtel « parfaite ». Ce que l'on oublie facilement, c'est qu'avec la bonne personne

à ses côtés, même la chambre la plus minable sera plus agréable qu'une suite luxueuse partagée avec la mauvaise personne.

**Comment pourrions-nous apprendre à faire mieux ? Comment améliorer sa vie sans Comparis, Booking et consorts ?**

En retrouvant une certaine honnêteté vis-à-vis de nous-mêmes et en nous demandant ce que certaines manières d'utiliser – de gaspiller – notre temps apportent réellement. Actuellement, nous apprenons beaucoup de choses qui nous aident à réussir dans notre vie professionnelle, mais ne nous enseignent guère comment donner du sens à notre vie. Alors que, nous le savons, le bonheur est indissociable du sens.

**Pour conclure, pouvez-vous nous conseiller une lecture utile sur ce sujet ?**

La tradition philosophique remonte loin dans l'Histoire. Peut-être vaut-il donc la peine de se tourner vers la Grèce antique. On se posait déjà ces questions à l'époque ! Par exemple, dans sa « Politique », Aristote réfléchit à la différence entre une économie insatiable et une économie domestique orientée vers les besoins. Cette lecture reste aujourd'hui très stimulante. •

## Alternatives au PIB : comment mesurer le bien-être national ?

Parmi les systèmes alternatifs d'indicateurs, le **bonheur national brut du Bhoutan** est un classique. Conçu comme une enquête auprès de la population (et non comme la collecte de données objectives par un office statistique), il agrège de nombreux indicateurs en un indice de bonheur. L'Équateur et la Bolivie ont suivi une telle voie en ancrant le principe indigène du « **sumak kawsay** » (« **bien vivre** ») dans leurs constitutions respectives (en 2008 et 2009). La plupart des indicateurs de développement durable tentent également de tenir compte en premier lieu du bien-être humain. Il se mesure d'ailleurs d'autres façons : par exemple avec l'**Indice de développement humain (IDH)** de l'ONU ou l'**Indice Better Life de l'OCDE**. En Suisse, l'Office fédéral de la statistique a mis au point un **système « Mesure de bien-être »** qui comporte plus de quarante indicateurs.

Ce déluge de rapports rend la situation confuse : d'innombrables gouvernements ou initiatives de

la société civile – aussi bien à l'échelle internationale que régionale – se sont demandés, ces dernières années, comment mesurer et encourager les conditions du bonheur. On peut citer la Commission européenne en 2011 (« Le PIB et au-delà – Mesurer le progrès dans un monde en mutation ») ou les recommandations de la commission Stiglitz-Sen-Fitoussi en 2009, adressées au gouvernement français de l'époque. (rf)

En ce qui concerne la mesure du bien-être avec des systèmes d'indicateurs innovants, lire également les deux articles « Inscrire le bien-être dans la Constitution » (page 7) ainsi que « Combien de planètes faut-il à notre bonheur ? » (page 18).

# Inscrire le bien-être dans la Constitution

**En novembre dernier, les élu-e-s du Grand Conseil vaudois ont adopté un postulat qui vise à remplacer le PIB par le « Bonheur vaudois brut ». Ce résultat surprenant, obtenu à une courte majorité, montre que même la droite reconnaît l'intérêt de la réflexion. Un projet similaire est à l'étude à Genève.**

Texte: Muriel Raemy

Pour le député vaudois vert Raphaël Mahaim les politiques de relance à l'échelle de son canton se trompent d'objectif. «Au lieu de considérer les conséquences de notre modèle économique sur la planète, nous nous inquiétons des effets du réchauffement climatique et de la crise sanitaire sur le PIB. C'est le monde à l'envers!» Lors de la session du Grand Conseil vaudois de mars 2021, l'avocat – devenu depuis lors Conseiller national – a déposé le postulat «Remplacer le Produit intérieur brut par le Bonheur vaudois brut ou le Donut vaudois».

## Un instrument statistique

Bonheur? Donut? Mais de quoi parle-t-on lorsque l'on sort des chiffres purement économiques du PIB? Dans le postulat vaudois, l'élu vert se réfère aux travaux de l'économiste britannique Kate Raworth et à sa théorie du Donut. Cette pâtisserie illustre les limites planétaires, le fameux «plafond écologique» qui se mesure par le réchauffement, la perte de biodiversité ainsi que les objectifs sociaux minimaux comme l'accès à la santé, à l'alimentation ou à l'éducation. Sur ce modèle, Raphaël Mahaim veut commencer par réorienter le mandat et la conduite

des instituts responsables de la statistique, à savoir Statistique Vaud et l'Observatoire de l'économie. «Le rôle des instituts cantonaux de statistiques est stratégique. S'ils considéraient les données qu'ils analysent à l'aune des limites planétaires et des besoins sociaux, leurs recommandations en matière de politiques budgétaires répondraient de manière adéquate aux grands défis du siècle.»

## De nouveaux indicateurs

Les indicateurs complémentaires au PIB ne manquent pourtant pas. Espérance de vie, confiance dans les institutions, pratiques culturelles, obésité, taux d'activité, santé psychique, égalité, climat, etc: ces «nouveaux indicateurs de prospérité» ont même connu un essor sans précédent après la crise de 2008 et mobilisent des actrices et acteurs divers-es à toutes les échelles, des instances politique aux représentants de la société civile. Faute de consensus quant à la récolte des données et la méthode d'analyse, privés ainsi de toute comparaison – que ce soit au niveau cantonal ou national – ces nouveaux indicateurs ne sont tout simplement pas pris en compte dans la définition des politiques publiques. «Nous n'arrivons pas à dépasser nos vieux schémas de pensée. Il y a encore beaucoup de verrous à faire sauter avant que la croissance soit remise en cause.» C'est donc un peu par provocation que Raphaël Mahaim a été chercher l'inspiration du côté du Bhoutan et de son Bonheur national brut. Concrètement: «Nous demandons d'intégrer dans toutes les politiques de «relance» et de «sortie de la crise du covid» des indicateurs qui incluent l'état de la biodiversité, la solidité du système social, la santé, la vitalité du tissu communautaire, bref, tout ce qui contribue au bonheur individuel et collectif.»

Future Tank, un groupe de réflexion sur le développement du canton de Genève avait lui aussi proposé, en 2019, de modifier la Constitution genevoise en y introduisant le «Bonheur cantonal brut». Il collabore pour l'heure avec une équipe de recherche de l'Université de Genève afin de pouvoir soumettre, dès l'année prochaine, un projet politique concret. La question de savoir à quel niveau de tels indicateurs de bonheur pourraient et devraient être efficaces en termes de politique économique reste en effet ouverte.

La proposition d'un «Bonheur vaudois brut» a retenu l'attention des député-e-s vaudois-es des deux côtés de l'hémicycle: un «résultat surprenant», de l'aveu de l'élu vert, ce qui en fait un postulat pionnier en Suisse. Le parlement doit encore réagir au rapport du Conseil d'État, resté très vague sur les moyens qu'il entend mettre à disposition pour réévaluer les instruments de mesure utilisés. Mais pour Raphaël Mahaim, les graines du bonheur sont semées. «Il s'agit pour moi de cultiver le débat pour parvenir, enfin, à soumettre l'élaboration et le choix de nouveaux indicateurs à un processus démocratique.» •



# Bonheur et activisme

**Partout dans le monde, des personnes s'engagent contre la catastrophe climatique ainsi que pour un monde meilleur et plus juste. Cela exige souvent un gros investissement personnel et la confrontation avec une résistance acharnée. Quel est le sens de cet engagement? Rend-il heureuse ou heureux? moneta a posé ces questions à six activistes de Suisse et de Grande-Bretagne.**

Asti Roesle

**« Être activiste, c'est ne pas renoncer. Ça me donne de la vitalité et m'aide à supporter les événements. »**

« Je ne peux pas affirmer que mon engagement me rend heureuse, ne serait-ce qu'en raison des dysfonctionnements auxquels il me confronte. Mais d'un autre côté, je serais malheureuse sans lui. L'idée de devoir simplement subir toutes les informations et évolutions négatives sans agir pour y remédier me serait insupportable. Cela exigerait une tactique d'ignorance, de déni et de concentration juste sur ce qui me fait momentanément du bien. Impossible de m'y résoudre, en tout cas de mon plein gré. Être activiste, c'est ne pas renoncer. Ça me donne de la vitalité et m'aide à supporter les événements.

Au niveau systémique, on ne voit quasiment jamais les objectifs réaliser de grande percée : l'activisme ne suffit pas à arrêter le réchauffement climatique et la perte de biodiversité. Il permet pourtant de vivre des moments de succès ou de bonheur, des sentiments de joie. On se rend par exemple compte qu'on n'est pas seul-e, que d'autres personnes partagent nos idées, s'engagent aussi à fond et croient en l'utilité de leur action. L'humain est un être social. Les gens qui pratiquent l'activisme seuls dans leur coin ont bien plus de peine à en retirer du bonheur.

Si je me souviens d'instantanés de bonheur concrets? Bien sûr! Avant les Jeux olympiques de Sotchi, en Russie, par exemple. On y construisait des infrastructures pharaoniques à tour de bras. Nous avons milité pour préserver un endroit essentiel à la biodiversité. Nos actions visaient aussi le Comité international olympique. Honnêtement, je n'y croyais pas trop, et puis nous avons soudain appris qu'ils renonçaient à exploiter le site. Cela dit, je ressens du bonheur également lorsque j'arrive à donner un peu d'espoir même à une seule personne. »

Photo: maïd



**Asti Roesle**, milite pour le climat et l'environnement. Elle est docteure en sciences forestières et en droit. Après quatorze ans de militantisme chez Greenpeace, elle est aujourd'hui cheffe de projet principale à l'Alliance climatique et se concentre sur la Banque nationale suisse. Elle vit à Zurich avec sa famille.

Julia Steinberger

**« Voilà la seule manière que je connaisse de rester humaine. »**

J'ai participé à un blocage autoroutier près de Berne, organisé par le mouvement de désobéissance civile Renovate Switzerland. Je ne sais pas si mon activisme me rend heureuse, mais en tout cas, il me permet surtout de rester saine d'esprit. Il est fondamental pour moi de pouvoir agir avec d'autres êtres humains extraordinaires, eux aussi en train de faire tout ce qu'ils peuvent pour se protéger mutuellement.

La question de l'engagement des chercheurs et des scientifiques dans les mouvements militants interroge beaucoup. Les réactions négatives qui ont suivi l'action tendent justement à donner raison à cet engagement, car plus d'attention est donnée à l'économie qu'à nos vies! Le militantisme est une façon d'interpeller la société sur ses priorités et, pour moi, l'unique moyen de ne pas me sentir en déphasage avec mon environnement, avec cette planète et cette biosphère, ou de ne pas trahir les autres êtres humains. Voilà la seule manière que je connaisse de rester humaine, les pieds sur terre, sans devenir démente, tant toutes les actions « normales » sont complètement insuffisantes pour faire face aux crises multiples actuelles.

Si je m'engage, c'est que pour moi « ça coule de source ». L'énergie déployée lorsqu'un collectif se met au travail me porte énormément. Je ne vois pas d'autre méthode pour transformer notre situation à la fois urgente et désespérée, pour appeler de nos rêves et actions un monde possible, plein de vie, juste et exempt de cataclysmes.

Photo: maïd



**Julia Steinberger** est chercheuse en économie écologique, professeure à l'Université de Lausanne et spécialiste des enjeux sociétaux liés aux impacts du dérèglement climatique. Elle est co-auteure principale du sixième rapport d'évaluation du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), pour le troisième groupe de travail, contribuant à la discussion du rapport sur les voies d'atténuation du changement climatique.



Nino Preuss

**« Quand tu observes les visages tard la nuit, avant un événement important. »**

« Mon engagement me permet de me battre en toute autonomie pour ce qui compte à mes yeux. Grâce à lui, je ne me contente pas de consommer des infos et de subir la marche du monde, mais je contribue à l'actualité, je lutte contre le flot quotidien de débilités. Je n'arriverai sans doute pas à gagner, mais peut-être à changer quelque chose.

Il y a, dans l'engagement, des moments qui donnent de l'espoir. Ou plutôt des personnes qui en apportent. Des moments passés avec des gens. Quand tu observes les visages tard la nuit, avant un événement important. Les visages de celles et ceux qui te font suffisamment confiance pour accomplir des trucs de dingue avec toi. Qui ont à ce moment-là autant de folie que toi. Car un véritable engagement est une folie. Même après des années, une action digne de ce nom reste aussi surréaliste que la veille. On parle encore longtemps après – un petit sourire d'incrédulité aux lèvres – des bons projets, des idées, des camarades, des conseils judicieux et si importants. Et même des conseils qu'on a ignorés, ce qui était tout aussi important.

Mais quand l'engagement ne suscite ni joie, ni espoir, ni colère, ni désespoir, alors le moment est venu de changer quelque chose. L'activisme peut être tout, sauf routinier.

L'engagement peut donner de la tristesse, de la colère, du désespoir. Mais me rend-il heureux? Ce n'est pas si simple. Parfois, j'envie cette vie plus facile où l'on ne pense pas constamment à tout à la fois. Je voudrais pouvoir respecter l'attitude qui consiste à dire: « M'en fous, c'est pas mon problème », quant à ce que je laisse aux générations suivantes. Serais-je plus heureux? En tout cas, je serais quelqu'un d'autre. Peut-être plus insouciant, plus joyeux. Et pourtant plus insatisfait, plus vide quelque part au fond de moi. Du moins, je l'espère. »

Photo: mäd



**Nino Preuss**, a dix-huit ans. Il vient de terminer le gymnase à Zurich et milite au sein de la Grève du Climat. Avec des personnes qui partagent les mêmes idées, il prépare actuellement un magazine en ligne. Celui-ci proposera un journalisme indépendant, fait par des jeunes pour des jeunes: *indieZ.ch* devrait voir le jour en janvier 2023.

Simona Isler

**« L'aspect social est essentiel, car il donne du bonheur: par les amitiés qui se nouent lors du travail militant, l'envie d'essayer... »**

« J'associe l'activisme à une large gamme d'émotions et de ressentis: le bonheur, mais aussi la fatigue, la frustration, le dépassement. J'ai déjà exercé plusieurs emplois en rapport avec l'égalité, sans jamais vouloir abandonner l'activisme, tout particulièrement mon engagement auprès de la Commission fédérale dini Mueter (CFdM). L'aspect social y est essentiel, car il donne du bonheur: par les amitiés qui se nouent lors du travail militant, l'envie d'essayer, la simple joie de peindre des banderoles... Cet aspect collectif du militantisme peut rendre heureuse ou heureux.

Tout comme la liberté de mon engagement, puisqu'il n'est pas professionnel. Je suis activiste non pas pour quelqu'un d'autre, mais parce que je le veux et de la manière qui me convient le mieux. En ce qui me concerne, il s'agit d'une activité extra-professionnelle et extra-familiale – et tant pis pour la fatigue. Je pense qu'il serait judicieux de chercher à professionnaliser les activités et causes militantes, même si le travail politique change lorsqu'il s'institutionnalise. Malgré une double charge de travail, je considère comme un luxe d'avoir la liberté de l'activisme en même temps que la sécurité de l'emploi. Si la CFdM recevait soudain une grosse somme d'argent pour promouvoir sa cause, nous réfléchirions bien à ce que nous pourrions en faire, et peut-être la refuserions-nous. »

Photo: mäd



**Simona Isler** est historienne spécialisée dans l'histoire des femmes. Elle a une fille et un fils. Depuis cette année, elle partage la direction de la fondation Gosteli, qui s'occupe des archives du mouvement féministe suisse. Elle fait également partie de la Commission fédérale dini Mueter (CFdM). Cette dernière cherche à améliorer les conditions de la garde d'enfants et – outre l'activisme classique – oriente par exemple les conseillères et conseillers en matière de politique maternelle féministe.

Rob Hopkins

**« La vision d'un monde extraordinaire à faible émission carbone, plus égalitaire, plus juste, plus équitable, plus gentil devient plus proche, plus précise. »**

Si et comment mon activisme me rend heureux? Je crois que je ne me suis jamais vraiment posé la question. Je le fais, simplement. Je suis heureux en tant qu'activiste, lorsque je visite des projets incroyables, que je rencontre des militant-e-s inspirant-e-s, que je participe à des réunions ou des ateliers où j'ai l'impression que les idées que j'apporte touchent les personnes présentes, ouvrant de nouveaux possibles et des perspectives enthousiasmantes. Il m'est arrivé de vivre des conférences où les participant-e-s, trop excité-e-s pour rentrer à la maison, restent dehors pendant des heures à discuter et créer des liens. Des élu-e-s me disent que mes livres ont transformé leur approche et leur pratique au niveau de leur commune. J'ai aussi la chance de vivre de grandes fêtes, organisées par des groupes de transition ravis de ma visite, où nous buvons de la bière artisanale locale et faisons de la musique ensemble. Il y a également toutes ces petites victoires, quand un projet avance dans la bonne direction et qu'un sentiment d'exaltation et de fierté nous porte, collectivement et individuellement, donnant un sens à notre action. Ces moments sont nombreux et ils me rendent très heureux.

Il existe, bien sûr, des côtés beaucoup plus difficiles. Quand les trains ont du retard, quand je suis épuisé, quand tout devient trop lourd. Ou lorsque les projets dans lesquels je suis impliqué dans ma ville, que j'adore, nécessitent beaucoup de réunions, de détermination, de courriels très formels et de patience. Plus que toute autre chose, une puissante obstination me porte dans ces moments-là.

Parfois, le fait que j'assume publiquement un nouveau narratif fait d'imagination, de collaboration – voire de renversement des valeurs – ouvre la porte à des abus et attaques de la part de personnes qui ne comprennent pas l'objectif du projet ou ont un intérêt direct à le voir échouer. Les médias sociaux rendent cette agressivité beaucoup plus facile et plus toxique que lorsqu'il fallait se rencontrer pour communiquer et débattre. Alors ce travail me rend-il heureux? Pas vraiment. Je ne peux traverser ces périodes que grâce au soutien de celles et ceux qui m'entourent, à la solidarité et à la culture de travail coopératif que nous avons créées ensemble. Ainsi qu'à notre volonté de demander « ça va? » et de chercher l'appui dont nous avons besoin, convaincu-e-s de la justesse de ce que nous faisons.

Serais-je plus heureux si je ne faisais pas ce travail d'activiste, si j'étais béat d'ignorance et inconscient de ce qui se passe? Je ne le pense pas. Aldo Leopold, un des premiers écologistes, a écrit en 1949 que « l'une des pénalités d'une éducation écologique est que l'on vit dans un monde de blessures... Un écologiste peut soit endurcir sa carapace et faire croire que les conséquences de la science ne le regardent pas, soit être le médecin discernant les empreintes de la mort dans une communauté qui s' imagine en bonne santé et ne veut pas qu'on lui dise le contraire. »

Je n'ai pas l'intention de « durcir ma carapace » de cette manière. Une fois vue et vraiment intériorisée, ce que Martin Luther King appelait « l'urgence féroce du moment », l'urgence climatique et écologique, le fossé grandissant de l'inégalité sociale, la riposte du patriarcat, de la suprématie blanche et du colonialisme, il est impossible de ne plus la voir. C'est comme si, endormi dans votre maison avec vos enfants dans la pièce voisine, vous vous réveillez et sentiez de la fumée. Vous seriez tout simplement incapable de vous retourner et de vous rendormir. Essayer de me divertir et de remplir mes heures avec des tâches et activités sans intérêt me coûterait énormément plus d'énergie et serait plus

épuisant sur le plan psychologique que faire ce que je peux pour contribuer.

Bien sûr, chacun de nous manifeste ce sentiment d'action déterminée de différentes manières. Par exemple, je fais de la transition, ma femme se fait arrêter avec Extinction Rebellion, certaines personnes vont en prison pour Just Stop Oil, d'autres plantent des arbres. Chacun-e trouve sa voie. Mon approche prend ses racines dans les trois années très formatrices, que j'ai passées au début de la vingtaine à vivre dans un incroyable monastère bouddhiste tibétain en Italie. J'ai été complètement pris par le concept de bodhisattva, un mot qui désigne les personnes dont la compassion est si grande qu'ils travaillent à aider le plus grand nombre à atteindre l'illumination, au lieu de se concentrer sur la leur. Les enseignements à ce sujet sont magnifiques: ils parlent de vivre une vie au service des autres, de travailler pour le bonheur des autres plutôt que pour le sien propre. Les enseignant-e-s et les méditant-e-s qui incarnaient ce principe étaient les êtres les plus heureux que j'aie rencontrés.

Depuis là, je vois mon travail comme une expression de cet esprit, de cette philosophie. Si vous faites du militantisme en quête de votre bonheur, cela ne vous rendra pas heureuse ou heureux. Si vous le faites avec la motivation de donner du bonheur aux autres, cela vous apportera beaucoup plus. Vous ne serez pas toujours heureuse ou heureux, mais quand ça arrive, c'est magnifique.

Enfin, vous me demandez à quoi ressemble ce bonheur, lorsque je le vis. Il est comme si j'étais en phase avec le monde, car je me sens être au service de la vie, du bonheur, de la beauté, de la joie, de la connexion. La vision d'un monde extraordinaire à faible émission carbone, plus égalitaire, plus juste, plus équitable, plus gentil devient plus proche, plus précise. Comme si le voile entre notre monde et celui-là s'amincissait. J'ai l'impression que les mains de mes petits-enfants, qui ne sont pas encore nés, se glissent doucement dans les miennes et les serrent en signe de reconnaissance. Je peux me regarder dans le miroir: j'ai donné tout ce que je pouvais. Je sens que c'est juste.



Photo: maïd

**Rob Hopkins** est un activiste écologique anglo-saxon, cofondateur du Transition Network, le mouvement international des villes en transition. Professeur de permaculture, conférencier, il est également auteur de nombreux

livres, dont « Et si... on libérerait notre imagination pour créer le futur que nous voulons », paru aux éditions Actes Sud en 2020.)

**Marcel Hänggi** « **Nous devons changer le monde et, si nous y parvenons, il pourra devenir meilleur.** »

« Il est gratifiant d'exercer un métier qui a du sens. Je trouve passionnant mon travail à l'Initiative pour les glaciers et j'ai du plaisir à le faire, mais parler de bonheur me semble un peu excessif. Bien sûr, on vit des moments forts, par exemple lorsque le Conseil des États a adopté le contre-projet indirect. Voilà un beau moment, surtout quand nous avons reçu juste après les félicitations de personnes qui font de la politique depuis très longtemps. J'ai alors réalisé l'ampleur de la réussite à l'échelle de la vie politique locale. Et j'ai aussi découvert le travail en équipe, d'une grande efficacité en ce qui concerne l'Initiative pour les glaciers. Nous discutons parfois de choses qui ont d'abord l'air impossibles, puis décidons de les mettre en œuvre malgré tout, et ça marche ! Par exemple : le matin avant que l'UDC annonce, bien trop tôt, le référendum contre le contre-projet indirect, nous avons entendu de premières rumeurs à ce sujet. L'équipe a mis le turbo et nous avons pu réagir correctement le jour même. De tels moments sont formidables.

D'un autre côté, évidemment, mon travail me confronte sans arrêt à tout ce que la situation peut avoir de désespéré. Mon engagement vient du fait que je lutte contre des circonstances qui, fondamentalement, ne donnent aucun sentiment de satisfaction. La situation actuelle me paraît très difficile, surtout pour les jeunes. Quand j'avais l'âge que mes enfants ont aujourd'hui, l'Union soviétique s'était dissoute, la guerre froide avait pris fin et, soudain, tellement de choses semblaient possibles ! On finissait alors la maturité avec l'impression que le monde n'attendait que nous. Une sensation d'euphorie. Aujourd'hui, les jeunes grandissent avec la crise climatique, la guerre et le reste... Je trouve cela dur à gérer, même pour mes propres enfants. Je ne veux pas leur mentir, mais pas non plus leur retirer tout espoir.

Dans le cadre de mon travail à l'Initiative pour les glaciers, j'ai un peu de peine avec quelques adversaires politiques. Les respecter est une chose, mais quand l'UDC raconte n'importe quoi, on ne peut pas juste parler d'un autre point de vue : ce sont purement et simplement des mensonges. Je n'aime pas débattre avec ce genre de personnes. Je suis parfois aussi étonné par l'incroyable inertie de toute la machine politique. Cela dit, le contre-projet à l'Initiative pour les glaciers a été élaboré en un an, ce qui est très rapide, et j'ai pu faire avancer les choses en coulisses. Au début, je m'imaginais lancer une initiative, la déposer et passer au vote. Mais en réalité, c'est beaucoup une question de négociation, surtout avec un contre-projet. Ça donne un côté ludique, un peu comme jouer au poker : si tu mises trop gros, tu ne gagnes rien. Trop bas, tu obtiens ce que tu voulais, mais tu aurais pu avoir davantage. Et il y a toujours de nombreuses inconnues. Je conçois bien à quel point cela peut être fascinant quand on aime jouer. Par contre, hors de question de laisser échouer notre projet, et cela est souvent pesant. La responsabilité et la pression aussi : lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes, je sens parfois le poids de la responsabilité. En plus, certaines joueuses ou certains joueurs mettent toute la pression pour nous influencer dans un sens ou dans l'autre.

Avant de lancer l'Initiative pour les glaciers, j'ai été journaliste et écrivain. En comparaison, je suis content de pouvoir maintenant exercer un impact direct. Et très tangible lors du travail sur cette loi : j'avais le rôle d'intermédiaire entre la science et la politique, et il fallait très concrètement savoir comment intégrer les connaissances scientifiques dans la politique. Rien à voir avec le fait de simplement rédiger sur le sujet ! D'un autre côté, comme journaliste, j'étais plus libre et indépendant qu'aujourd'hui. Je pouvais écrire ce que je voulais et que je croyais être juste. Je pouvais être critique sans me soucier de plaire à la majorité. Or, la politique consiste à toujours essayer de défendre des positions qui

permettent de gagner des majorités. Le journalisme et la politique ont des objectifs différents et fonctionnent selon des règles différentes, d'accord, mais je remarque parfois que l'indépendance de ma pensée en souffre : j'écarte déjà ce qui ne semble pas en mesure de remporter la majorité. En fait, l'Initiative pour les glaciers et le contre-projet sont trop peu exigeants par rapport à l'ampleur de la menace. Trop peu, trop tard. En tant que journaliste, je critiquerais cela, mais c'est le mieux que nous puissions obtenir et il existe un potentiel pour aller plus loin. Donc c'est bien.

Ce qui me rend le plus heureux est de travailler avec des jeunes, par exemple dans « l'espace climat » de la Grève du climat zurichoise. J'y vais rarement, car je ne fais pas partie du mouvement, mais je m'y sens toujours bien, malgré que j'aie deux à trois fois l'âge de la plupart des grévistes. Jamais je n'ai eu la sensation d'être malvenu. La façon dont les jeunes activistes se comportent mutuellement est géniale. On pourrait dire « attentionnée » ou même « affectueuse ». L'intensité du mouvement de la Grève du climat est aussi un facteur de bonheur, mais pas seulement : si elle nous permet d'éviter la catastrophe climatique, alors nous aurons beaucoup de chance. Nous devons changer le monde et, si nous y parvenons, il pourra devenir meilleur. »



**Marcel Hänggi** est journaliste scientifique et écrivain. En 2019, avec l'Association suisse pour la protection du climat, il a lancé l'Initiative pour les glaciers. Elle demande de renoncer au gaz fossile, au pétrole et au charbon d'ici 2050 au plus tard. Lors de sa session d'automne 2022, le Parlement a adopté un contre-projet in-

direct qui permet une protection du climat efficace et rapide en Suisse. Le comité de l'Initiative pour les glaciers a donc retiré celle-ci sous condition. L'UDC ayant annoncé un référendum, la population suisse votera probablement sur la loi en 2023.

# On doit bien comprendre que le bonheur n'est pas un « egotrip »

**Nadja Buser travaille pour Helvetas et elle est curatrice de l'exposition itinérante « Global Happiness ». En entrevue avec moneta, elle explique ce qu'est le bonheur durable et en quoi il est désirable.**

Propos recueillis par Fabio Peter et Karel Ziehli



Photo: Andy Brunner

**Nadja Buser** a étudié l'ethnologie, l'histoire de l'art et le développement durable à l'Université de Bâle. Après un MBA pour cadres, elle a été déléguée du CICR pour Médecins sans frontières au Libéria, aux Philippines et au Soudan du Sud. Elle a ensuite travaillé pour Caritas Suisse en tant que responsable de pays pour le Rwanda, l'Ouganda et la Colombie; elle a aussi organisé à titre accessoire des expositions sur des sujets sociaux et mondiaux. Depuis 2016, chez Helvetas, elle est responsable des expositions et a mis sur pied « Global Happiness » avec son équipe.

## **moneta: Madame Buser, qu'est-ce qui vous rend heureuse?**

Nadja Buser Mon métier est ma passion. D'un côté, il est lié aux expositions, donc à la créativité; d'un autre côté, il y est question de coopération au développement. J'ai d'abord été active dans l'aide humanitaire, mais avec le temps, j'ai senti que quelque chose manquait. À 40 ans, j'ai donc décidé de renoncer à un bon poste pour commencer une formation de commissaire d'exposition et de curatrice. Cela a contribué à mon bonheur.

## **Et au-delà du travail?**

Les échanges et les nombreuses activités que j'entreprends avec mon partenaire sont importants pour moi. J'aime aussi peindre: c'est bon pour mon équilibre. À un niveau supérieur, je suis heureuse de pouvoir vivre dans un pays dans lequel je ne suis pas menacée par la guerre et où les conditions de vie sont bonnes.

## **Cela n'a pas toujours été le cas. Vous avez vécu et travaillé dans différentes régions du monde minées par les conflits comme en Colombie, aux Philippines, au Soudan du Sud ou au Rwanda. Est-il possible pour leurs habitantes et habitants d'être heureuses ou heureux?**

Dans ces pays, j'étais mandatée par le Comité international de la Croix Rouge ou Médecins sans frontières. Les gens souffrent des conflits, mais malgré tout, beaucoup de personnes trouvent le bonheur, par différentes voies. Elles font preuve d'une résilience qui m'a toujours impressionnée.

## **Qu'est-ce qui rend donc les gens heureux dans ces pays?**

La recherche sur le bonheur montre que beaucoup de personnes en Amérique latine sont plus heureuses que ce que leur niveau économique pourrait laisser penser. Les scientifiques attribuent cela à la qualité de leurs relations sociales. J'ai pu le constater en Colombie. Aux Philippines,

j'ai découvert le concept de « Hyia », qui signifie « honte » ou « pudeur ». Cela amène les gens à répondre aux attentes sociales et à ne blesser personne, donc à vivre en harmonie au sein de la communauté.

Dans l'exposition d'Helvetas « Global Happiness », nous ne parlons toutefois pas de concepts culturels, parce que c'est dépassé. Bien sûr, il y a des différences, mais elles sont également présentes entre les diverses catégories d'âge. Ma grand-mère avait une autre définition du bonheur que moi.

## **Y a-t-il des choses qui nous rendent toutes et tous heureux et heureuses?**

La recherche sur le bonheur s'accorde pour dire qu'il existe des facteurs universels. Premièrement, la situation individuelle: est-ce que la personne a de l'argent, un travail, des possibilités de s'épanouir et une bonne santé? Deuxièmement, l'environnement social: peut-elle entretenir de bonnes relations sociales satisfaisantes? Troisièmement, les institutions: est-ce que la paix règne, dispose-t-on d'un système éducatif, d'un système judiciaire et de possibilités de participation politique? Et, finalement, l'environnement écologique: la personne a-t-elle accès à des parcs ou à la nature, à un environnement calme et à un air propre? L'aspect écologique est celui qui a été le moins étudié.

## **L'exposition parle de bonheur durable. Comment est née cette idée?**

Avant, Helvetas faisait des expositions monothématiques, par exemple sur l'alimentation, l'eau ou le coton. Dans ces expositions, il en allait des conséquences de nos compor-





tements sur les pays du Sud global. Nous avons voulu cette fois-ci miser sur le positif et inspirer un élan de changement chez les visiteuses et visiteurs. Nous sommes ainsi tombé-s sur le thème du bonheur. Toute personne peut parler, d'expérience personnelle, de ce qui la rend heureuse. Cela permet une discussion d'égal-e à égal-e entre les visiteuses et visiteurs et les scientifiques, mais aussi entre les personnes en Suisse et dans le Sud global. Ce n'est pas le cas pour tous les thèmes. Dans une exposition sur le coton, les spécialistes en savent forcément plus que le public.

#### **Qu'entend-on exactement par bonheur «durable»?**

Le concept du bonheur durable vient de Catherine O'Brien, chercheuse canadienne spécialisée dans les sciences de l'éducation. Nous sommes tombés dessus au début de nos recherches, alors que nous n'avions pas encore la certitude que le bonheur subjectif était le bon sujet. La définition de Mme O'Brien nous a permis d'avancer.

#### **Et quelle est cette définition?**

Catherine O'Brien entend par «durable» un bonheur qui favorise à la fois le bien-être individuel, social et mondial, et qui ne nuit pas aux autres, à l'environnement ou aux générations futures. Boire son café le matin et savoir que la paysanne ou le paysan au Guatemala a bien gagné sa vie est un exemple de bonheur durable. Aujourd'hui, nous devons nous demander ce que représente notre bien-être et aux dépens de qui il est possible. On doit bien comprendre que le bonheur n'est pas un «egotrip».

#### **De quelle manière transmettez-vous cela dans l'exposition?**

Après notre échange avec Mme O'Brien, il est devenu clair que son approche allait être l'ADN de l'exposition. De manière analogue à son concept, nous avons créé un pavillon par niveau de bonheur, à savoir le personnel, le communautaire et le global. Des vidéos permettent à des personnes du Guatemala, du Mali, du Bhoutan et de Suisse de s'exprimer. Nous avons tenu à réaliser des entretiens dans la rue avec des passantes et passants. De plus, nous donnons, dans différents pavillons, la parole à des scientifiques qui ont mené des recherches sur des aspects du bonheur et du sentiment de satisfaction. Le pavillon sur le bonheur communautaire offre de nombreuses possibilités de participation.

#### **Cela veut dire que vous avez effectué des entretiens sur plusieurs continents. Comment concilier cela avec le thème de la durabilité?**

Pour les entretiens, nous et notre équipe de tournage Torero avons travaillé avec nos bureaux situés dans ces différents pays. Nous avons coordonné l'ensemble depuis la Suisse et des équipes de tournage locales ont filmé sur place. Ça a été plus laborieux que je le pensais au départ, mais ça en a valu la peine.

#### **D'après le World Happiness Report, la Suisse est l'un des pays les plus heureux du monde. Notre bonheur est-il durable?**

Absolument pas! Le *World Happiness Report* est partial. Il ne prend pas en compte l'empreinte écologique, bien trop grande en Suisse. Cela n'a rien de durable. Avec l'exposition, nous voulons montrer aux visiteuses et visiteurs qu'elles et ils peuvent réduire leur empreinte écologique sans perte de qualité de vie. Nous souhaitons ainsi les motiver à être solidaires avec les personnes du Sud global. Un monde où beaucoup de personnes sont perdantes ne peut pas être heureux.

#### **Comment convaincre des personnes heureuses de changer leur style de vie?**

Des classements sur le bonheur qui mettent la Suisse tout en haut sont publiés en permanence. Nous avons certains acquis, comme les droits de la personne, l'accès à l'éducation et un bon système de santé, certes importants pour le bien-être subjectif. En même temps, l'exposition fait prendre conscience à de nombreuses personnes qu'une vie avec moins de consommation et de stress est souhaitable. Si l'exposition *Global Happiness* leur permet d'avoir une idée de la manière de concrétiser cela, alors j'en suis heureuse. •

#### **Global Happiness – l'exposition**

Depuis 2019, l'exposition itinérante «Global Happiness: de quoi avons-nous besoin pour être heureux?» de l'organisation d'aide au développement Helvetas fait le tour de la Suisse. Dernière étape: l'Umweltarena Schweiz à Spreitenbach. «Global Happiness» y sera jusqu'au 30 avril 2023. Plusieurs événements ainsi que des visites guidées pour les classes d'école sont proposés. Informations supplémentaires sur [helvetas.ch](http://helvetas.ch). L'exposition est bilingue (allemand et français).

[helvetas.org](http://helvetas.org)

# LES PAGES DE LA BAS

## «ON CONFOND SOUVENT BON EMPLOI ET GROS SALAIRE»

**La BAS verse des salaires inférieurs à ceux qui sont en vigueur dans la branche. Cela ne pose pas de problème à la Banque, car bien d'autres choses contribuent à la satisfaction et au bonheur de son personnel.**

Texte: Simon Rindlisbacher

«Je doute que le revenu puisse suffire au bonheur», lance Tobias Schnell, responsable du service du personnel de la Banque Alternative Suisse (BAS). Son affirmation rejoint le constat de recherches menées sur le bonheur. Celles-ci ont démontré que l'argent peut bel et bien faire le bonheur, mais pas indéfiniment. Gagner davantage augmente la satisfaction de vivre jusqu'à un certain point. Ensuite, l'effet s'estompe. Telle est la conclusion à laquelle parvient notamment l'économiste suisse Bruno S. Frey. Selon lui, nous nous habituerions vite à un meilleur revenu. D'autre part, nous nous comparerions sans cesse à celles et ceux qui possèdent plus que nous. Et cela nous replongerait dans l'insatisfaction, comme il l'a écrit dans son livre «Le bonheur: l'approche économique»<sup>1</sup>.

Satisfaction et sentiment de bonheur s'épanouiraient donc mieux avec un revenu ni trop bas ni trop élevé. Bonne nouvelle pour la BAS, connue pour verser des rémunérations correctes, bien qu'inférieures à la norme dans la branche, surtout dans le haut de la fourchette salariale. Pourquoi cela? Le personnel est-il content de son salaire? Et la Banque trouve-t-elle quand même les spécialistes dont elle a besoin?

### Pas de bonus: c'est fait exprès

Comme l'explique Tobias Schnell, «les postes à haute qualification et d'encadrement sont ceux dont le revenu est nettement plus bas chez nous». Un système salarial permet à la BAS de fixer le montant de la rétribution, qui dépend avant tout de la fonction. «Si nous comparons cette partie du salaire avec celle de la branche, nous sommes en bonne position», tempère M. Schnell. Les grandes différences se trouvent dans la part liée au mérite. Dans de nombreuses entreprises, elle augmente notablement avec le niveau de responsabilité. À la BAS, en revanche, la rémunération individuelle au mérite est délibérément très basse et il n'y a pas de bonus<sup>2</sup>.

Nicole Bardet, membre de la direction de la Banque, pense que cela est justifié: «Combiner les deux ferait survenir le risque que le personnel se concentre trop sur sa performance individuelle et se consacre à maximiser ses revenus.» On perdrait alors de vue l'ensemble, le collectif et les besoins de la clientèle.

### Répartition équitable de la valeur ajoutée financière

Une deuxième particularité qui influence nettement le niveau des rémunérations à la BAS est la limitation de l'écart salarial. Selon le règlement du personnel de la Banque, le revenu le plus élevé ne peut être que cinq fois supérieur au plus bas. La différence actuelle est de 1:3,1. Avec le système salarial, ce mécanisme contribue à satisfaire une exigence des lignes directrices de la BAS: les écarts de revenu entre tous les membres du

<sup>1</sup> «Le bonheur: l'approche économique», Bruno S. Frey et Claudia Frey Marti, PPUR 2013. À propos du système salarial de la BAS, lire aussi: «De la transparence à l'égalité», moneta 4/2017 ([moneta.ch/de-la-transparence-al-egalite](http://moneta.ch/de-la-transparence-al-egalite)).

<sup>2</sup> Lire aussi: «Des primes à dose homéopathique», moneta 4/2015.



Nicole Bardet



Tobias Schnell



Fabrizio Cordisco



Philipp Brian

## «JE ME SUIS DEMANDÉ CE DONT MA FAMILLE ET MOI AVIONS BESOIN POUR GARDER NOTRE NIVEAU DE VIE SANS FAIRE DE CONCESSIONS DOULOUREUSES.»

Philipp Brian

personnel doivent être inférieurs à la moyenne de la branche. « Cette exigence vise à répartir équitablement la valeur ajoutée financière de la BAS entre toutes les collaboratrices et tous les collaborateurs », souligne Nicole Bardet. Le personnel peut vérifier la réalisation de cet objectif : « La transparence est de mise chez nous. Tous les salaires sont publiés à l'interne. »

Malgré des rémunérations plus faibles à la pointe de la fourchette salariale, la BAS trouve les spécialistes dont elle a besoin. Tobias Schnell relève que « la plupart des candidat-e-s ont fait des recherches sur Internet et savent que chez nous, on gagne moins que dans d'autres banques ». Le revenu n'est toutefois pas écarté des premières discussions : en postulant via l'outil en ligne, les candidat-e-s doivent indiquer leurs prétentions salariales. Si elles divergent fortement de ce qui est possible, le service du personnel prend contact par téléphone avec les personnes candidates et leur précise le montant envisageable. À elles de décider alors de rester ou non dans la course. Philipp Brian, nouveau responsable des liquidités de la BAS depuis septembre 2022, a vécu cette situation. Il était conscient que sa future employeuse allait le payer en deçà de ce qui habituel dans la branche. « J'ai donc indiqué une prétention de salaire inférieure à ce que je gagnais jusqu'alors », se souvient-il. Or, le montant demeurait trop élevé. Quand le service du personnel l'a appelé, il a accepté le salaire annoncé comme possible. Cette manière de faire lui a plu : « Cela a permis d'avancer plus librement dans la suite du processus de candidature. »

### De nombreux avantages supplémentaires

Quand une personne est sélectionnée, Tobias Schnell lui explique – au plus tard lors du deuxième entretien – à quoi s'attendre en ce qui concerne la rémunération totale à la BAS. Il indique le montant du salaire et les prestations supplémentaires offertes par la Banque, par exemple la semaine de quarante heures et la prise en charge par la BAS de la moitié du coût de l'abonnement général en 2<sup>e</sup> classe. La Banque accorde en outre une allocation familiale supplémentaire et compense toujours intégralement le renchérissement. Sans oublier un aménagement souple du travail à domicile, un congé maternité et paternité généreux, un service social d'entreprise gratuit, des possibilités d'implication dans de nombreux domaines ou encore le temps partiel jusqu'aux niveaux de direction. Des points qui méritent d'être soulignés, pour Tobias Schnell, car ils contribuent largement à la satisfaction du personnel. La recherche sur le bonheur lui donne raison. Bruno S. Frey pense que la satisfaction au travail tient, entre autres, à la qualité du climat social ou à l'autonomie, à la flexibilité et à la liberté dont disposent les collaboratrices et collaborateurs. Outre le salaire, la reconnaissance a aussi de l'importance.

### Contribuer au changement par son travail

Tobias Schnell voit à la BAS quelque chose d'autre : « Le personnel de la BAS réalise un travail qui a du sens. Et cela vaut au moins autant que le salaire. » Philipp

Brian partage son avis : « Je viens de l'économie conventionnelle. L'idéal de la BAS m'a attiré. » Au point de le convaincre de refuser une proposition d'emploi mieux rétribuée. Alors certes, il gagne moins aujourd'hui, mais l'idéal et le sens constituent une partie de son salaire. Un point de vue qui a aussi décidé Fabrizio Cordisco à rejoindre l'équipe de conseil à la clientèle début juin 2020 : « À la BAS, mon travail peut faire une différence. » Et pour lui, cela compte davantage qu'un gros revenu. « On confond souvent bon emploi et gros salaire. »

Mais Fabrizio Cordisco ne se désintéresse pas tout à fait de sa rémunération, dans la mesure où elle représente également une reconnaissance de son travail. Et il aimerait être à l'abri des soucis d'argent. À cet égard, « le salaire de la BAS me convient. Il n'est pas mauvais, il est simplement inférieur à ce qui se pratique d'habitude dans la branche ». Pour Philipp Brian, l'argent est nécessaire au bonheur, mais n'y suffit pas. « Je me suis demandé ce dont ma famille et moi avons besoin pour garder notre niveau de vie sans faire de concessions douloureuses. » Sa conclusion a été que le salaire de la BAS y pourvoyait. Le voilà donc satisfait de ce qu'il gagne.

### La question salariale, en toute décontraction et transparence

Philipp Brian se rappelle que dans ses précédents emplois, on parlait souvent du salaire. « Ici, j'y pense peu », remarque-t-il. Rien d'étonnant aux yeux de Tobias Schnell : selon lui, à la BAS, la question occuperait moins les esprits qu'ailleurs. Nicole Bardet abonde dans leur sens : « J'y vois que les collaboratrices et collaborateurs, dans leur ensemble, estiment que le système salarial de la banque est équitable. » La transparence en vigueur y est assurément pour quelque chose. Tobias Schnell déchiffre encore autre chose dans l'approche décontractée de cette question : « Les gens ne viennent pas travailler à la BAS pour l'argent. Leur motivation intrinsèque est élevée. » Bien entendu, le salaire doit être correct pour entretenir la motivation, « mais chez nous, les gens considèrent leur salaire pour ce qu'il est : une compensation appropriée de leur engagement. Rien de plus. »

---

### INFO IMPORTANTE SUR LES ENCARTS

Les offres de souscription pour des participations ou des obligations, insérées dans ce journal, n'ont pas été validées par la BAS. Il ne s'agit donc pas d'une recommandation d'achat de la Banque.



# UNE PART DE BONHEUR

**Diakonische Stadtarbeit Elim est une œuvre sociale diaconale implantée au cœur de la ville de Bâle. Elle accompagne des personnes dépendantes, sans domicile fixe et migrantes. La Banque Alternative Suisse a contribué significativement à l'offre variée d'Elim.**

Texte: Simon Rindlisbacher\*

Avoir un toit sur la tête et pouvoir compter sur d'autres gens. Sortir de la solitude et se sentir accepté-e malgré la maladie. «D'après ce que je ressens, voilà la signification du bonheur pour les personnes que nous accueillons chez nous», avance Francesco Hengartner. Par «chez nous», entendez l'œuvre sociale Diakonische Stadtarbeit Elim, à Bâle. Membre de la direction, M. Hengartner est responsable de l'accompagnement ambulatoire et du projet «Renofair». Au centre de la cité rhénane, Elim travaille à l'intégration de gens en marge de la société. Elle prend en charge des personnes souffrant de dépendance ou sans-abri et leur offre un accompagnement, des soins et un hébergement. Elle gère des logements sociaux, soutient des demandeuses et demandeurs d'asile ainsi que des migrant-e-s. Chez Elim, la plupart trouvent précisément ce qui leur manque: dialogue, reconnaissance et développement de leurs compétences, un pas après l'autre. La sortie de la dépendance ou d'une situation précaire demeure un but même si elle requiert un peu plus de temps. En résumé, Elim offre une part de bonheur.

## Pérennité de l'activité grâce à une solution de financement originale

Les bâtiments occupés par Elim ont longtemps abrité une maison de retraite avec des appartements. Quand elle a cessé son activité, l'association de diaconie Ländli a pu reprendre les lieux. Des contacts avec Michel Pickmann, médecin-chef à la clinique psychiatrique universitaire de Bâle qui avait contribué à mettre en place la clinique de désintoxication, ont abouti à la création de l'association Diakonische Stadtarbeit Elim en février 1997. Elle a pu disposer de l'ancienne maison de retraite pour un travail à bas seuil en matière de toxicodépendance. Une fois le contrat de bail entre Elim et Ländli échu mi-2007, la suite des activités d'encadrement stationnaire de l'association est devenue incertaine, car les bâtiments allaient être vendus. Si l'histoire ne s'est pas arrêtée là, c'est entre autres grâce à la Banque Alternative Suisse (BAS), qui a proposé in extremis une solution de financement originale. Elim a ainsi pu acquérir les immeubles dans le cadre d'une fondation. Pour ce qui était des fonds propres requis, la BAS s'est montrée plus souple que les autres banques. «À l'époque, cela m'a fait l'effet d'un miracle», se souvient Francesco Hengartner. Elim n'existerait pas sous sa forme actuelle sans cet heureux rebondissement.

## Un foyer pour près de 90 personnes

Elim occupe aujourd'hui un complexe de sept immeubles. Dans la maison qui porte son nom, l'association propose à des personnes toxicodépendantes un logement accompagné à bas seuil. L'objectif consiste

à stabiliser leur situation, afin qu'elles puissent de nouveau assumer elles-mêmes davantage de responsabilités. Après avoir recouvré une stabilité suffisante dans la maison Elim, les résidentes et résidents peuvent emménager dans leur propre appartement, où une personne de référence d'Elim assure un suivi plus ou moins intensif selon les cas. Celles et ceux qui ont besoin de soins en raison d'une longue dépendance et des maladies qui en résultent peuvent être pris-es en charge par Elim Care. Les autres secteurs ont aussi la possibilité de recourir à ce service interne d'aide et de soins. Elim héberge près de nonante personnes en tout, mais l'association ne fait pas que mettre des logements à disposition: elle est également active dans le travail de proximité et de conseil dans les rues. De plus, cinq jours par semaine, les personnes sans domicile fixe sont accueillies au Café Elim. Outre s'y détendre, boire et manger gratuitement, elles y trouvent toujours quelqu'un à leur écoute. Enfin, lors de portes ouvertes, Elim soutient aussi des migrant-e-s en leur proposant des cours d'allemand et une bourse de l'emploi.

Le canton contribue financièrement à la maison Elim, à Elim Care et au logement encadré ambulatoire, sur la base d'un contrat de prestations. Tous les autres projets sont financés par des dons et souvent mis en œuvre par des bénévoles. Une activité supplémentaire devrait

\* Elim a déjà été présentée dans le rapport annuel 2013 de la BAS («Une oasis en plein Petit-Bâle»). Le portrait ci-contre est une version actualisée du texte de l'époque.

Photo: mad



Avec ses différents secteurs d'activité, l'œuvre sociale diaconale urbaine Elim s'occupe de personnes dépendantes, réfugiées, dans le besoin ou qui ont simplement besoin de parler avec quelqu'un.



## IMAGINER UN AVENIR POSITIF POUR UN MONDE EN MUTATION

bientôt voir le jour: Elim prévoit une offre d'hébergement et d'encadrement stationnaire pour des gens qui obtiennent difficilement une place dans les structures ordinaires. Francesco Hengartner relève que dans le jargon actuel, on en parle comme de «personnes qui font exploser le système». «Pour ce projet, nous recherchons un bâtiment où héberger seize à vingt personnes.» Les logements disponibles étant rares à Bâle, il est compliqué de trouver un lieu adéquat, ajoute-t-il.

### Une offre unique et complète

Elim allie les principes pédagogiques et sociothérapeutiques aux normes professionnelles du travail social chrétien; l'œuvre d'accueil à bas seuil vise l'abstinence. Ainsi que l'explique M. Hengartner, «notre structure est très variée et conçue de manière holistique. Couvrir tout le spectre, du travail de rue à l'hébergement résidentiel et ambulatoire, est unique». L'association donne de l'espoir grâce à des entretiens et à des accompagnements. Elle encourage en outre à mobiliser ses propres ressources au moyen de différentes offres dans la structure de jour. Les résidentes et résidents sont incité-e-s à accomplir de petites tâches: par exemple travailler à la cuisine du réfectoire de la maison Elim, s'occuper de l'intendance ou nettoyer les locaux. Le Café Elim propose également plusieurs activités. Les résident-e-s peuvent notamment participer à la distribution des repas avec le personnel bénévole et intégrer ainsi l'équipe d'accueil. Elles et ils apprennent beaucoup de choses et retrouvent leur autonomie dans la vie quotidienne. Il leur est ensuite possible de réintégrer en douceur le monde du travail dans le cadre du projet «Renofair» d'Elim. Ce dernier effectue des tâches d'entretien et de rénovation, en particulier dans les bâtiments d'Elim, mais aussi pour des tiers.

### Bonheur et malheur, deux faces d'une même pièce

Parmi les personnes employées depuis longtemps par Elim, certaines y sont entrées en tant que résident-e-s. C'est le cas de Francesco Hengartner. Toxicomane il y a vingt-deux ans, après être passé par une cure de désintoxication, il a rencontré des gens d'Elim dans la rue, à Bâle. La foi qu'il a trouvée l'a aidé à s'en sortir. Après deux années de participation bénévole au travail de rue, Elim l'a engagé. Il a suivi une formation d'éducateur social et a intégré l'équipe voilà dix-sept ans. Depuis lors, il a rejoint la direction. «Pour moi, travailler ici est une façon de redonner un peu de ce que j'ai moi-même reçu», sourit M. Hengartner. Son activité auprès d'Elim lui a fait croiser de nombreux destins. «Chez nous, la frontière entre bonheur et malheur est très poreuse», constate-t-il. La mort de personnes qu'il accompagne fait ainsi partie de la réalité de son travail. «Et récemment, un homme a dû se faire amputer d'un pied à cause de sa dépendance à la drogue.» Si de telles situations ont de quoi rendre très triste, elles sont compensées par les moments où un changement positif intervient dans la vie des gens. «Voir quelqu'un évoluer favorablement procure beaucoup de bonheur. On se dit que cela valait la peine d'y croire.»

Photo: gabv.org



**Le livre électronique (en anglais) peut être téléchargé gratuitement sur:** [gabv.org/shaping-a-positive-future-in-a-changing-world](http://gabv.org/shaping-a-positive-future-in-a-changing-world)

Avant d'améliorer les choses dans le monde, il faut le comprendre. Tel est l'esprit dans lequel des spécialistes ont rédigé le nouveau livre électronique de la Global Alliance for Banking on Values (GABV), y décrivant les défis écologiques et sociaux les plus pressants. L'accent est mis sur les solutions que peuvent offrir les banques à orientation éthique, afin d'être à la hauteur des défis en question et de proposer des réponses pertinentes.

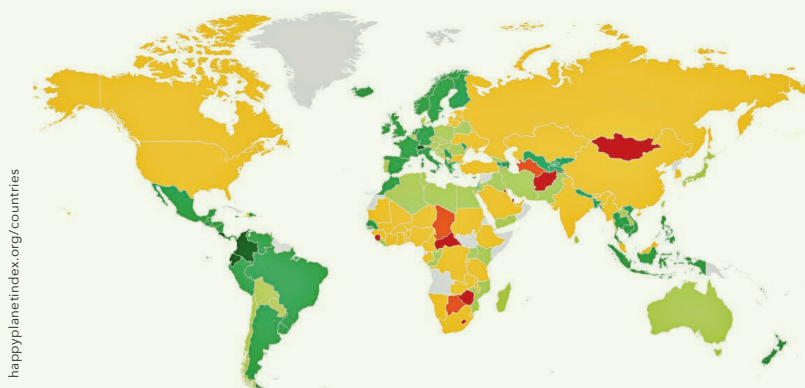
Les membres de la GABV, ce réseau international de banques à orientation éthique dont fait partie la BAS, se retrouvent chaque année. Ces rencontres aboutissent à des projets communs, des échanges, des transferts de connaissances et des idées. La conscience et l'expérience d'adhérer à un mouvement grandissant à l'échelle planétaire encouragent et confortent chaque membre de la GABV dans son travail, peu important sa situation géographique et son contexte culturel. Lors des conférences annuelles, des oratrices et orateurs de renom, issu-e-s de différents domaines, donnent des impulsions sous plusieurs angles afin d'imaginer des solutions réalistes à des défis mondiaux.

En raison de la pandémie de coronavirus, les réunions de 2021 et 2022 n'ont pu avoir lieu que par écran interposé. Elles ont incité la GABV à compiler une sélection de textes et d'études de cas dans un nouveau livre électronique intitulé «*Shaping a Positive Future in a Changing World*».

# COMBIEN DE PLANÈTES FAUT-IL À NOTRE BONHEUR?

**Pour constituer son univers de placement, la BAS évalue des entreprises, mais aussi des pays. À cette fin, elle recourt notamment à l'indicateur de progrès Happy Planet Index (HPI). Il donne de notre monde un aperçu incomparable... et parfois surprenant.**

Texte: Katrin Wohlwend



happyplanetindex.org/countries

Comment expliquer que le Costa Rica arrive premier d'un classement par pays, tandis que le Luxembourg se retrouve 152<sup>e</sup> sur 161 États? Pourquoi la carte du monde ci-dessus affiche-t-elle ainsi des couleurs intuitives vert = bon, jaune = moyen, rouge = mauvais?

Apparemment, on peut regarder le monde différemment et le juger selon d'autres critères que les indicateurs économiques classiques comme le produit intérieur brut (PIB). D'ailleurs, le politicien étatsunien Robert Kennedy n'a-t-il pas affirmé en 1968 déjà que le PIB mesure tout, sauf ce qui rend la vie digne d'être vécue? Cet indicateur se moque aussi de savoir si la performance économique et la seule forme de prospérité par lui reconnue respectent les limites planétaires ou détruisent les conditions de vie des générations futures sur Terre.

## Un étiquetage pour le bien-être et le bonheur

Voilà précisément les critères dont tient compte l'autre regard, celui qui met des couleurs au monde comme sur la carte ci-dessus. Il porte le nom optimiste de Happy Planet Index (HPI), ou «indice de planète heureuse». Cet indicateur alternatif de progrès a été élaboré en 2006 par le laboratoire d'idées britannique New Economics Foundation, en collaboration avec Friends of the Earth. Le HPI s'intéresse en particulier

à deux choses qu'ignorent les indicateurs économiques conventionnels tels que le PIB.

Premièrement, il intègre des aspects de prospérité au-delà des dimensions économiques. Il peut s'agir de l'espérance de vie ou du bien-être subjectif de la population. L'étendue des inégalités intéresse aussi le HPI: celles-ci touchent-elles seulement quelques personnes ou de larges pans de la société? Ces dimensions non économiques de la prospérité sont désignées par le HPI comme «l'idée d'une vie longue et jugée satisfaisante».

Deuxièmement, l'espérance de vie heureuse ainsi déterminée est munie d'une «étiquette» relative à la durabilité, par rapport à laquelle le Happy Planet Index compare l'empreinte environnementale de chaque pays. C'est là d'une de ses spécificités, qui le distingue d'autres indices visant également à mesurer le bonheur, par exemple le *World Happiness Report*. Le HPI se concentre sur l'efficacité écologique avec laquelle tel ou tel pays se préoccupe du bien-être de sa population. L'exemple du Luxembourg montre bien l'écart que peut révéler un examen sous cette lumière: le World Happiness Index attribue la 6<sup>e</sup> place à ce pays, alors que le HPI le relègue parmi les vingt derniers du classement. La faute à l'empreinte écologique du Grand-Duché, l'une des plus grosses au monde.

## Le HPI et la BAS

La prise en compte du coût écologique du bonheur rend le HPI intéressant aux yeux de la BAS et influence donc son évaluation des pays. Il faut savoir que son service d'analyse d'entreprises n'examine pas uniquement des sociétés pour les intégrer ou non à l'univers de placement de la Banque. Elle passe aussi des pays sous la loupe, en rapport avec les investissements dans des titres qu'ils émettent. Louise Conze, analyste d'entreprises à la BAS, précise: «Pour cette évaluation, nous appliquons entre autres nos six critères d'exclusion, définis dans les Principes de la politique de placement et de crédit, qui concernent tous les secteurs d'activité de la Banque. Cela peut valoir à un pays d'être exclu d'office pour ses agissements antidémocratiques ou contraires aux droits politiques, pour sa pratique de la peine de mort ou de la torture, pour ses violations systématiques des droits de la personne, voire sa participation à des actes de guerre.»

La BAS s'appuie également sur d'autres informations provenant d'un fournisseur externe de données. Cela lui permet par exemple de tenir compte des traités et accords internationaux reconnus. Outre ses critères d'exclusion, la BAS se fonde sur neuf autres critères positifs ou négatifs, dont le HPI. Ces critères d'évaluation sont intégrés à l'analyse avec une certaine pondération et aboutissent à une vue d'ensemble plus ou moins positive.

Ainsi que le relève Louise Conze, «pour la BAS, le HPI sert uniquement à compléter d'autres critères, car il offre un regard focalisé et simplifié sur le monde, mais ne tient pas compte d'aspects importants comme l'accès à la formation ou la situation en matière de droits de la personne. Malgré cela, il dessine parfois une carte alternative révélatrice, qui nous montre l'ampleur des coûts écologiques pour les années de vie heureuses d'une population en particulier.»

Informations supplémentaires  
[happyplanetindex.org](http://happyplanetindex.org)  
[bas.ch/fr/exclude](http://bas.ch/fr/exclude)

# 24 HEURES POUR TROUVER DE BONNES IDÉES

**Le Sustainable Finance Hack s'est déroulé pour la quatrième fois en octobre dernier, à Genève. La BAS a participé à ces 24 heures consacrées à onze défis, où de nouvelles idées ont germé pour concevoir un produit financier durable.**

Texte: Simon Rindlisbacher



Photo: Nataïe Joray

De gauche à droite:  
Ines Boulahbal, Bruno Clerici, Arnaud Moulin, Isabelle Regad,  
Cristian Santana, Kerem Sayin, Tim van Doorne

Comment intégrer le principe de la sobriété dans l'investissement à impact? Tel est le défi lancé par la BAS à l'occasion du Sustainable Finance Hack 2022. La quatrième édition de ce hackathon international consacré à la finance durable s'est tenue à Genève en octobre dernier. Pendant 24 heures, les équipes participantes ont imaginé des solutions pour relever ce défi et dix autres, à l'intersection entre finance et durabilité. Trois personnes représentaient la BAS: Lydie Favre Félix, de l'équipe Financement entreprises, ainsi que Bruno Clerici et Isabelle Regad, de celle du Conseil en placement. Leur mission consistait à accompagner les étudiant-e-s.

«Développer ensemble des idées est particulièrement motivant. On ressent vite la stimulation de la compétition, et le temps passe sans qu'on s'en rende compte», se rappelle Isabelle Regad. Cinq étudiant-e-s de différentes hautes écoles suisses ont fait partie de l'équipe qui a travaillé sur le défi de la BAS. Elles et ils ont proposé une solution sous forme de fonds à impact investissant dans des projets dont le modèle d'affaires assurerait davantage de suffisance. Contrairement à d'autres fonds du même genre, il investirait exclusivement en Suisse et financerait ainsi des économies de coûts locales. «Autre avantage: les investisseuses et investisseurs pourraient visiter les projets soutenus et constater personnellement l'impact de leur placement», s'enthousiasme Isabelle Regad.

À l'issue du hackathon, chaque équipe devait présenter son idée en deux minutes. Un vote a ensuite désigné les projets lauréats. Le fonds à impact que la BAS a contribué à concevoir n'a pas rejoint le podium, mais l'équipe de la Banque ramène volontiers avec elle les idées élaborées. «Le délai de 24 heures ne nous a pas vraiment permis de dépasser le stade de l'ébauche. Celle-ci constitue toutefois une bonne base afin de développer peut-être un jour un produit similaire pour la BAS», glisse Mme Regad. Elle voit seulement des avantages dans la participation au hackathon: «J'ai pu y nouer des contacts qui nous aideront à créer des partenariats avec d'autres actrices et acteurs dans le domaine de la finance durable.»

À titre personnel, elle a appris à collaborer avec des gens inconnus et à faire émerger rapidement des idées utiles. Elle trouve aussi important que la Banque continue à participer à des événements comme le Sustainable Finance Hack. «La BAS devient ainsi visible au sein de l'écosystème de la finance durable en tant qu'actrice innovante, ce qu'elle est.»

## Les quatre projets lauréats

**Défi de l'Université de Genève:** Mode de pensée durable – comment augmenter la valeur d'objectifs communs comme la durabilité?

**Défi de CA Indosuez:** Façonner la relation entre banques et organisations philanthropiques.

**Défi de Carbonable:** Comment utiliser les technologies de «blockchain» dans des solutions financières, afin que chacun-e puisse investir dans des projets luttant contre les changements climatiques?

**Défi d'Actarès:** Comment amplifier la voix des actionnaires et leur implication?

# NOUVELLE HYPOTHÈQUE BAS CLIMAT POUR L'ASSAINISSEMENT ÉCOLOGIQUE

Souhaitez-vous que votre consommation de chaleur et d'électricité ne soit plus synonyme d'émissions de CO<sub>2</sub>? Aimeriez-vous vous affranchir des énergies fossiles et diminuer vos charges? La BAS soutient la transformation durable de bâtiments avec sa nouvelle Hypothèque climat. Responsable des financements immobiliers à la BAS, Peter Nardo présente la dernière-née parmi les prestations de la Banque. Texte: Luzia Küng

Peter Nardo, dans le numéro 1-2022 de moneta (p. 17, «Pas ambitieux, mais existentiel»), vous avez souligné les avantages pour l'environnement d'une meilleure isolation, de nouvelles fenêtres ou d'un chauffage fonctionnant avec des énergies renouvelables. Les rénovations écologiques ont-elles du sens aussi d'un point de vue économique?

Bien sûr! Exploiter des bâtiments écologiques coûte moins cher et ceux-ci gardent en général davantage de valeur que les bâtiments conventionnels.

**Cet automne, vous avez lancé l'Hypothèque BAS climat. À qui est-elle destinée?**

Elle concerne en premier lieu les propriétaires de leur propre logement qui souhaitent l'assainir énergétiquement et ainsi mieux respecter l'environnement grâce à une meilleure isolation, de nouvelles fenêtres ou un chauffage écologique.

**Quelles exigences faut-il remplir pour bénéficier d'un financement?**

Ce dernier doit porter sur des mesures d'assainissement écologiques satisfaisant au moins le premier niveau de développement durable du Rating immobilier BAS® (voir encadré). Sur la base de discussions, nous pouvons prendre en considération d'autres certificats établis, comme Minergie.

**À quelles conditions peut-on souscrire une Hypothèque climat?**

Elle finance des mesures d'assainissement énergétique dans une fourchette de 50 000 à 250 000 francs, pour une durée de deux à cinq ans.

Illustration: art.l.schock



Le Rating immobilier BAS® évalue les bâtiments d'habitation individuels ou multifamiliaux neufs ou existants dont l'âge ne dépasse pas dix ans. Il analyse également les assainissements globaux ou par étapes réalisés en l'espace de cinq ans. Le Rating immobilier BAS® élaboré par la Banque évalue les constructions et rénovations selon cinq critères. On peut obtenir 100 points pour chacun des critères. Le maximum théorique s'établit donc à 500 points. Recueillir au moins 30 points pour chacun des cinq critères donne droit à une réduction du taux d'intérêt.

## Conseil étendu en matière de durabilité

L'équipe Financement immobilier de la BAS vous conseillera en détail dans tous les domaines qui concernent la durabilité de votre projet d'habitation. Écologie du bâtiment, énergies renouvelables, questions d'urbanisation... Nous disposons de trente ans d'expérience et d'un vaste réseau de spécialistes.

## Votre équipe de conseil en Suisse romande:

tél. 021 319 91 00.

[bas.ch/hypothèque-climat](https://bas.ch/hypothèque-climat)  
Courriel: [financement@bas.ch](mailto:financement@bas.ch)

## LA BAS LANCE SON PLAN D'ÉPARGNE EN FONDS

**Enfin disponible, le plan d'épargne en fonds de la BAS a nécessité la résolution de problèmes techniques touchant la procédure d'achat de fonds auprès de la banque partenaire.**

Le plan d'épargne en fonds de la BAS permet à sa clientèle de placement d'investir régulièrement un montant défini dans le fonds de placement ABS Living Values Fund. Ce dernier investit dans des entreprises exemplaires sur les plans écologique, social et de la gouvernance d'entreprise. Il applique aussi les critères de durabilité de la BAS, qui sont les plus stricts en Suisse. En investissant dans ce fonds de placement, les clientes et clients participent à l'évolution des marchés financiers et bénéficient de perspectives de rendement à long terme supérieures à la rémunération de l'épargne. Comme les placements suivent les fluctuations de valeur usuelles du marché, il est recommandé de viser un horizon d'au moins cinq ans.



Illustration: art.l.schock

**Les conseillères et conseillers de la BAS vous donneront volontiers des précisions lors d'un entretien.**

**Votre équipe de conseil à Lausanne:**

tél. 021 319 91 00

**Votre équipe de conseil à Genève:**

tél. 022 907 70 00

[bas.ch/plan-epargne-fonds](https://bas.ch/plan-epargne-fonds)  
Courriel: [contact@bas.ch](mailto:contact@bas.ch)



## PRÉINFORMATION

# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DE LA BAS

**Samedi 13 mai 2023  
au Forum Fribourg,  
Granges-Paccot**

La 32<sup>e</sup> assemblée générale annuelle ordinaire (AG) de la Banque Alternative Suisse SA aura lieu le samedi 13 mai 2023.

L'invitation personnelle avec l'ordre du jour détaillé parviendra aux actionnaires au plus tard trois semaines avant cette date.

Les propositions des actionnaires sont à adresser par écrit au conseil d'administration jusqu'au vendredi 10 mars 2023 (date du cachet postal). Seuls peuvent être portés à l'ordre du jour des objets relevant de la compétence de l'assemblée générale, conformément à l'art. 7 des statuts de la BAS.

**Si vous avez des questions au sujet de l'AG, veuillez les envoyer** par courriel à [gvag@abs.ch](mailto:gvag@abs.ch) ou par courrier postal à Banque Alternative Suisse, case postale, 4601 Olten.

## LA BAS ET LA BANQUE TRIODOS FINANCERONT ENSEMBLE DES ENTREPRISES DURABLES

**La banque Triodos et la Banque Alternative Suisse (BAS) ont convenu, en octobre dernier, de collaborer pour financer de concert des entreprises durables en Europe, ces trois prochaines années.**

Texte: Rico Travella

La BAS et la banque Triodos sont membres fondatrices de la Global Alliance for Banking on Values (GABV), réseau de septante établissements bancaires orientés vers des valeurs éthiques et implantés dans plus de quarante pays. Pour leurs futurs financements communs, la BAS et Triodos se concentreront sur les énergies renouvelables, l'immobilier durable, l'agriculture écologique ainsi que les secteurs de la santé et de la formation, avant tout aux Pays-Bas, en Belgique et en Allemagne. Leur objectif: investir ensemble, ces trois prochaines années, deux cents à trois cents millions d'euros dans des projets à impact positif.

La BAS et Triodos participeront chacune à hauteur de trente pour cent aux financements, d'une ampleur comprise entre dix et cinquante millions d'euros au maximum. Principale banque durable en Europe, Triodos élaborera chaque financement et agira en tant qu'agente pour le compte de la BAS. Son réseau international représentera un grand avantage dans la recherche des possibilités de financement adéquates.

Nicole Bardet, membre de la direction de la BAS, se réjouit de renforcer l'impact positif de la Banque avec une partenaire aux valeurs similaires: «Pour accélérer la transition vers une société et une économie durables, nous devons unir nos forces au-delà des frontières. Nous actionnaires ont approuvé cette vision lors de l'assemblée générale de 2018 déjà.»

Jacco Minnaar, chef des affaires commerciales chez Triodos, perçoit lui aussi un fort potentiel dans cette collaboration: «Nos deux établissements sont membres de la GABV et ont pour objectif commun de placer l'argent de leur clientèle en faveur d'un tournant social, écologique et culturel positif. Les décisions actuelles en matière de financement et d'investissement influent sur la qualité de notre société et sur les conditions de vie pour les décennies à venir. Notre collaboration souligne le rôle crucial de la branche financière et montre l'impact qu'elle peut avoir quand on travaille main dans la main.»

# LE COURRIER

---

**L'information  
a un prix, son  
indépendance  
aussi**

---

**Offrez (-vous)  
un média  
engagé!**

---

**2 mois d'essai  
dès 19 Frs.**

**lecourrier.ch | 022 809 55 55**



Réellement différente.



Porteur de sens. Différent.  
Le fonds de placement BAS.

artschock.net

Plus d'impact, ensemble.  
Investissez dans notre premier fonds de placement, qui se base sur l'approche durable la plus rigoureuse de toute la Suisse. BAS : le label pour un monde où il fait bon vivre.

Pour en savoir plus :  
[www.bas.ch/fondsdeplacement](http://www.bas.ch/fondsdeplacement)



[www.habitatdurable.ch](http://www.habitatdurable.ch)



HabitatDurable,  
l'association  
des propriétaires  
responsables



De A comme Assurance jusqu'à Z comme  
Zéro émission, chez nous, vous êtes toujours  
conseillé de manière compétente,  
durable et éthique.



«Primé à Sundance pour sa splendeur visuelle, *Utama* s'élève au-dessus du simple film de belles images ... Magnifique!»

POSITIF



UTAMA

ALEJANDRO LOAYZA GRISI, BOLIVIE

AU CINÉMA

trigon-film

# «Après le papier de toilette, c'est la ruée sur le bois.»

**Vu le prix élevé de l'énergie, les gens ont peur de grelotter cet hiver et se remettent à utiliser leur bon vieux poêle à bois. De quoi donner beaucoup de travail, mais aussi de soucis au maître-ramoneur Walter Tanner. Discussion sur la chaleur en période de pénurie, sur le tournant énergétique et le fait de porter bonheur.**

Propos recueillis par Esther Banz

**moneta: Beaucoup de gens redoutent d'avoir froid cet hiver. Comment en ressentez-vous les effets?**

**Walter Tanner** Tout le monde veut maintenant remettre en service sa cheminée ou son poêle, peu importe son âge ou son état. Nous contrôlons sans arrêt ce type d'installations. Et beaucoup de personnes aimeraient raccorder d'anciennes cheminées. Résultat : un surcroît de travail pour nous, mais aussi pas mal de soucis.

**Qu'est-ce qui vous inquiète?**

En tant que ramoneurs, nous intervenons uniquement sur les poêles et cheminées des gens qui nous appellent. Nous estimons qu'ils sont nombreux à ne pas faire contrôler leur cheminée.

**Que peut-il arriver dans le pire des cas?**

Un conduit très encrassé peut prendre feu. En cas de fuite ou de bouchon, l'habitation se remplit de monoxyde de carbone, un gaz inodore et potentiellement mortel. Nous nous inquiétons surtout pour les personnes qui ont peu de moyens : elles vivent souvent dans de vieilles maisons, qu'il faut d'autant plus chauffer par manque d'isolation.

**En ce qui concerne le chauffage au gaz, il risque de coûter cher...**

Oui, et aussi en raison du prix élevé de l'électricité, car une chaudière à gaz a besoin de courant pour fonctionner. Celles et ceux qui ont du bois peuvent s'en réjouir : tout le monde en veut, quitte à le voler en forêt. Après le papier de toilette, c'est la ruée sur le bois.

**Les gens savent-ils comment se chauffer au bois?**

Pas tous. Le bois doit être sec. Il est dangereux de brûler du bois vert ou humide, de même que des déchets, du carton ou de vieux

meubles. Cela peut provoquer des dégâts considérables.

**Dans le poêle ou les poumons?**

Les deux. On respire les gaz émis, nocifs pour soi et pour l'environnement. Seul du bois qui a poussé naturellement en forêt peut être utilisé dans une cheminée.

**En Allemagne, où le prix de l'énergie a fortement augmenté, on redoute même que des gens fassent du feu chez eux sans cheminée ni conduit d'évacuation.**

Cela arrive déjà lorsque les prix sont moins hauts, alors imaginez quand la situation se précarise ! Si se chauffer coûte plus cher, on doit économiser ailleurs, par exemple dans l'alimentation ou l'habillement. Il y en a aussi qui chauffent seulement leur cuisine, d'autres qui aimeraient bien nous proposer une tranche de gâteau avec le café, mais ne peuvent plus se le permettre. Les personnes âgées sont particulièrement touchées.

**Avez-vous encore le temps de discuter avec les gens?**

Pour le moment, toutes les ramoneuses et tous les ramoneurs sont sous pression, mais quand je le peux, je prévois assez de temps. J'ai choisi ce métier parce qu'il est incroyablement varié, comme le sont les gens. À six ans déjà, je voulais être ramoneur.

**Comment ressentez-vous les grands changements actuels dans votre métier?**

Nous y sommes préparés. Depuis des années pour ce qui concerne les énergies fossiles, et c'est normal. Nous sommes sur la bonne voie en matière de qualité de l'air et de conseils énergétiques. En fait, les changements nous sont très profitables, car ils font appel à notre savoir-faire. Une telle évolution est passionnante pour nous.

**Êtes-vous une exception ou la branche change-t-elle dans son ensemble?**

Tout le monde ne prend pas le tournant, mais globalement, la branche se transforme. Notre association faîtière propose des formations depuis longtemps.

**Alors pas besoin de s'inquiéter pour l'avenir des ramoneuses et ramoneurs?**

Non, mes apprenties et apprentis ont de belles perspectives. Le métier est plus intéressant que jamais et aussi très varié.

**Les gens continuent-ils de vous voir comme un porte-bonheur?**

Oui, cette croyance est bien vivante ! Nous avons une image positive et ça nous plaît. On m'invite encore parfois à des mariages. Et je distribue toujours des pièces d'un centime aux apéros de Nouvel An.

**En évitant des accidents, vous êtes bel et bien une sorte de porte-bonheur. Cela déteint-il sur vous? Vous avez l'air plutôt content...**

J'apprécie chaque jour mon métier de ramoneur. Oui, la valeur que nous donne le public va droit au cœur.



**Walter Tanner** a 46 ans et vit avec son épouse à Kreuzlingen, près du lac de Constance. Depuis quinze ans, il dirige une entreprise de ramonage qui compte plusieurs employé-e-s et apprenti-e-s. Elles et ils effectuent les travaux de ramonage classiques comme le nettoyage et le contrôle de chauffage à mazout, à gaz et à bois. Et nettoient aussi de plus en plus souvent des installations solaires et de ventilation dans des maisons Minergie. Il est titulaire d'un diplôme fédéral de conseiller en énergie et en efficacité énergétique.

**moneta**

#4-2022

P.P. CH-4601 Olten Post CH AG

**À propos du bonheur: la prospérité rend-elle heureux? Et l'engagement politique? Quel rapport entre le bonheur et la durabilité?**